



Entretien avec Patricia Ricard *

Bâtitseur

L'Institut océanographique Paul Ricard fête ses cinquante ans en 2016. Un demi-siècle passé à étudier, faire connaître et protéger la mer. Le plus souvent avec une vision d'avance.

En 1966, Paul Ricard fondait, avec Alain Bombard, l'actuel Institut océanographique Paul Ricard, sur l'île des Embiez, dans le Var. Qu'est-ce qui a motivé cette création ?

Patricia Ricard : Défenseur de la forêt provençale, Paul Ricard vouait une profonde reconnaissance à la mer, qui l'avait guéri alors qu'il était enfant. Lorsqu'en 1963, Paul Ricard et Alain Bombard apprennent qu'un industriel projette de déverser dans la Méditerranée des déchets de bauxite, ils se lancent dans une véritable « croisade » anti-pollution, qui rassemble scientifiques, décideurs politiques, artistes et professionnels de la pêche et du tourisme...

En dépit d'une forte mobilisation, le programme de rejet en mer est reconnu d'utilité publique par l'État. Mais la lutte ne sera pas vaine : précurseur et visionnaire, Paul Ricard poursuit son action de défense des milieux marins, et crée sur l'île des Embiez, toujours avec Alain Bombard, l'actuel Institut océanographique Paul Ricard.

Nous sommes alors en 1966, soit cinq ans avant la mise en place en France d'un ministère en charge de la protection de la nature et de l'environnement.

Dès l'origine, quelles ont été les missions de l'Institut ?

P. R. : Le concept fut novateur à la fin des années 1960 : associer la recherche et la sensibilisation du public, particulièrement des jeunes.



Pendant cinquante ans, l'Institut océanographique Paul Ricard s'est attaché à répondre à certaines demandes de la société civile en matière d'environnement, de santé publique et d'économie.

En partenariat avec de grandes unités de recherche, des universités, des collectivités territoriales et des entreprises publiques et privées, l'équipe formée par le professeur Nardo Vicente a apporté des solutions innovantes dans la

* Présidente de l'Institut océanographique Paul Ricard, ancienne membre du conseil économique, social et environnemental.

de conscience environnementale

lutte contre la pollution marine, la gestion et l'exploitation des ressources vivantes, la préservation de la biodiversité, la restauration du littoral et le changement climatique.

L'Institut océanographique Paul Ricard bénéficie d'un mécénat sans comparaison. Les équipes ont une totale liberté d'orientation, avec pour seule contrainte la nécessité de publier dans des revues scientifiques. La sensibilisation et l'information constituent un autre volet de l'action de l'Institut. Diffusion des connaissances et éveil des consciences ont toujours formé un duo gagnant pour l'environnement.

La Méditerranée va-t-elle mieux ?

P. R. : La Méditerranée est une mer continentale semi-fermée. Ses seules ouvertures sont le détroit de Gibraltar sur l'océan Atlantique et le canal de Suez sur la mer Rouge. Cette mer représente 0,8 % de la surface globale des océans. C'est l'océan en modèle réduit, car ce qui peut y être étudié peut être appliqué à l'« océan mondial ». Son eau met environ cent ans à se renouveler, elle est pauvre en éléments nutritifs, mais riche en biodiversité. Une démographie galopante et l'accroissement des activités économiques sont à l'origine de fortes pressions anthropiques.

La Méditerranée va bien dans sa partie européenne grâce, en particulier, à l'implantation de stations d'épuration. Le mot « solution » a remplacé celui de « pollution », illustrant ainsi le changement positif des mentalités. La pollution n'est plus une fatalité, mais un abus. Alain Bombard la définissait comme « *tout ce que l'homme fabrique et que la nature ne sait pas défaire* ».

Le littoral est le miroir du pays, on a les littoraux que l'on mérite. En France, grâce au remarquable travail d'équipements et d'éducation réalisé par les associations, les écoles, l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie

(ADEME) les collectivités, les communes, et les organismes comme l'Institut océanographique Paul Ricard... beaucoup de progrès ont été enregistrés.

Il faut aussi saluer l'action de l'Agence des aires marines protégées et du Conservatoire du littoral. Des programmes internationaux de conservation, comme ceux du WWF, ont permis la création de sanctuaires comme les parcs nationaux de Port-Cros et des Calanques, ou le sanctuaire Pelagos pour la protection des mammifères marins en Méditerranée.



Cet Institut est-il un lanceur d'alertes ? Ses missions se sont-elles élargies à d'autres mers et océans que la Méditerranée et sa reconnaissance étendue ?

P. R. : Plutôt que lanceur d'alertes, l'Institut entre dans la catégorie des experts qui expliquent, racontent la mer aux enfants, parents, journalistes... grâce à ses compétences scientifiques. Il fait un réel travail de bâtisseur de conscience environnementale.

La reconnaissance de l'Institut est étendue dans le monde entier, surtout dans la sphère scientifique. Tous les

L'océan joue un rôle majeur dans la régulation du climat mondial, car la grande diversité du vivant constitue une formidable pompe à carbone.

doctorants accompagnés par le professeur Vicente, notre responsable scientifique, participent de la renommée française à l'étranger.

La France est un des rares pays à être présent dans toutes les mers océaniques et dans toutes les compétences. Du satellite d'océanographie *Poséidon*, développé conjointement par la NASA et le Centre national d'études spatiales (CNES), au sous-marin lanceur d'engins, en passant par des entreprises et institutions comme la Compagnie maritime d'expertises (Comex) ou l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer (Ifremer), la France fait référence en matière maritime.

L'océan mondial serait-il la dernière partie de la planète à découvrir ?

P. R. : Paradoxalement, la conquête spatiale est bien plus avancée que la conquête océanique.

L'océan mondial couvre les deux tiers de la surface de la planète, nous pourrions et devrions mieux le traiter, car il est



De gauche à droite : Haroun Tazieff, Paul Ricard et Alain Bombard.

essentiel à la production de l'eau douce que nous buvons et fournit une grande partie de l'oxygène que nous respirons. Un homme sur deux trouve dans l'océan ses besoins en protéines animales.

L'océan joue un rôle majeur dans la régulation du climat mondial, car la grande diversité du vivant constitue une formidable pompe à carbone. Il est donc important de maintenir les océans vivants, de comprendre les mécanismes des modes de vie des organismes pour éviter que les activités humaines viennent les perturber.

Notre méconnaissance de la nature a fait de nous de grands gaspilleurs. La mer n'est pas enseignée aux enfants. La relation homme-mer n'en est qu'à ses balbutiements.

Dans le futur, pour améliorer cette relation fondamentale homme-mer, il faudra travailler en transdisciplinarité, et les solutions naîtront de la collaboration entre les différentes compétences scientifiques, techniques et économiques. Imaginons qu'un jour on puisse certifier tous les produits que nous consommons par un label bleu, qui signifierait : « *non nocif pour le monde marin* », cela signifierait que nous ne commettrions plus alors aucune erreur, toute activité de l'homme ayant un impact sur la mer.

Si l'on veut sauver la planète, il faut sauver la mer. C'est une grande bibliothèque dont on commence seulement à déchiffrer les ouvrages. Il faudrait mettre au service de la connaissance de la nature les moyens financiers qui ont été consacrés à la conquête spatiale. On est capable de passer un an dans une station orbitale et incapable de passer un an sous la mer.

Jusqu'où la mer est-elle résiliente ?

P. R. : La mer est résiliente si on lui laisse le temps et l'espace pour permettre aux écosystèmes naturels de se restaurer.

En 1963, il ne restait que quatre mérous dans le parc national de Port-Cros, on en compte aujourd'hui 900.

Nous vivons un changement de paradigme. Nous sommes en train de comprendre que l'homme et la nature ne sont pas séparés, qu'il y a un lien entre la bonne santé du milieu naturel et la bonne santé de l'homme. Il faut respecter le temps et l'espace de la mer. Il faudrait que la fin de notre inconscience sonne le début de sa résilience.

Quel est le rôle de l'océan dans le climat ? Par quoi est-il menacé ?

P. R. : L'océan régule notre température. La chaleur qu'il capte est redistribuée par les grands courants océaniques. Ce qui contribue à maintenir un climat tempéré sur la surface du globe. Imaginez ce que serait la France sans le Gulf Stream ! Pour autant, nous sommes en train de modifier la chimie de la mer avec l'acidification des océans. Elle arrive à



Alexis Rosenfeld

L'équipe des scientifiques de l'Institut.



L'île des Embiez, près de Toulon, abrite l'Institut.

saturation, avec l'excès de carbone que l'on relâche dans l'atmosphère. Sa capacité d'absorption ralentit, les organismes marins sont fragilisés. L'océan est menacé par notre méconnaissance, notre manque de conscience.

L'« Appel de Paris pour la haute mer », lancé en 2013, a-t-il pour objectif de mettre fin à un espace de non-droit? Les moyens pour protéger la haute mer doivent-ils être davantage mutualisés?

P. R.: En effet, comme le précise l'Appel de Paris, « *la haute mer est en partie devenue un lieu de non-droit, livrée au pillage de ses ressources jusque dans ses grandes profondeurs, aux pollutions généralisées jusque dans ses mers les plus lointaines, et aux trafics.* » Quel usage et quelle protection pour sauvegarder et gérer durablement les richesses de ce « *bien commun de l'humanité* »? Il faut une gouvernance qui renvoie à la

problématique des *commons* : ce qui n'est à personne appartient à tout le monde. Et je pense souhaitable de privilégier une gouvernance internationale partagée.

Quelles « graines d'espoir », selon votre expression, la plateforme Océan et climat, dont l'Institut est un des membres fondateurs, sème-t-elle?

P. R.: Cette plateforme sème des graines de perception de solutions. Rien n'est une fatalité. Elle envoie un message de concertation, de gouvernance. À l'initiative de l'Unesco, nous sommes la réunion spontanée, volontaire, collaborative, des différents acteurs de la mer au sein de nombreux comités, tous opérationnels pour porter la voix de l'océan. Le message est multiple : l'océan, c'est important, tout reste à faire pour le protéger, il faut agir ensemble et maintenant.

En dehors de revues spécialisées, comment communiquez-vous, aujourd'hui, avec le grand public?

P. R.: J'aime bien encore communiquer à l'ancienne. J'ai créé en 1991, avec une amie journaliste, Marie-Pierre Cabello, les *Mardis de l'environnement*, qui sont des débats mensuels consacrés à l'environnement et à la biodiversité. Ils réunissent des scientifiques, naturalistes, responsables d'associations, d'institutions ou d'entreprises, journalistes qui ont une capacité de vulgarisation de la connaissance. Ces *Mardis* participent de ces organisations qui ont bâti à long terme, sur deux générations, la conscience environnementale. Une nouvelle formule démarre en janvier 2016, en demeurant au plus proche des artistes, car les révolutions se font par l'émotion et non par la raison. Nous allons organiser la rencontre de scientifiques et d'artistes au sein de la fondation d'entreprise Ricard pour l'art contemporain, dans l'espace d'exposition de la rue Boissy-d'Anglas, animée par Colette Barbier.

L'Institut va fêter ses cinquante ans en 2016. Quel est votre message?

P. R.: Grâce à l'engagement exemplaire de la société Ricard, de son président, Philippe Savinel, et de ses collaborateurs, tous mécènes, l'Institut a pu développer et partager des compétences qui correspondent aux attentes d'aujourd'hui. Après sa création par Paul Ricard et le soutien infaillible de Patrick, puis d'Alexandre Ricard, cette action citoyenne s'inscrit dans les valeurs fondatrices du groupe Pernod Ricard et montre que le temps long est le temps de la réussite. Je pense que le mécénat culturel a bâti nos civilisations, le mécénat scientifique environnemental les sauvera. ■